

## Topographie d'une identité

Chantal Burelle Demonsand

Numéro 131, printemps 2006

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/40741ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)

1923-2381 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Burelle Demonsand, C. (2006). Topographie d'une identité. *Liaison*, (131), 28–29.

# Topographie d'une identité

CHANTAL BURELLE DEMONSAND

IL EST 11 H 30. LA PORTE s'ouvre. Une grande brune toute mince, me sourit, yeux pétillants. Elle s'appelle Lise Leblanc. Derrière elle, on voit accrochés, sur tous les murs, des peintures, des lithos, des dessins. On devine Pelletier, Villemaire, Dutrisac, Chiasson, Gallant, Savoie, Demonsand, Lachapelle et d'autres. Ça ne vous dit rien? Ce sont tous des artistes francophones de l'Ontario et de l'Acadie. Nous traversons le salon pour nous installer à la table de la cuisine. Encore là, des œuvres. Décidément, nous sommes bien entourées. Assises face à face, nous passons aux choses de la vie, de sa vie.

Née à Montréal de père acadien et de mère québécoise, elle se rappelle les vacances d'été au Nouveau-Brunswick. La famille Leblanc déménage souvent, métier oblige, puisque le père est mécanicien diesel pour la compagnie ferroviaire Canadien National. Jeune fille, elle passe son enfance et sa jeunesse de Grand-Mère à Cochrane en Ontario, puis à Senneterre en Abitibi, pour aboutir sur les bancs d'écoles anglaises à Port-Cartier, sur la Côte-Nord. Les parents tenaient à ce que leurs enfants soient bilingues. Nous sommes en 1965!

À 17 ans, elle termine son secondaire à Port-Cartier. Que faire? Les options, il n'y en avait pas beaucoup, dira-t-elle. C'est Montréal, ou ... C'est alors qu'elle s'inscrit au Collège Loyola de Montréal, y termine ses études collégiales, puis choisit les arts visuels à l'université Sir Georges William. Enfant, elle aimait dessiner et peindre, et on lui trouvait du talent. Mais les cours à l'université,



c'est autre chose. L'histoire de l'art, la théorie, la critique, le cinéma, les ateliers de peinture et de céramique, tout cela lui semble trop compliqué. Elle cherche. Que fait-on du talent quand on ne sait pas ce que l'on veut exprimer? Elle ressent un manque de vision.

En 1969, c'est la rupture. Elle a 19 ans et quitte le Québec pour s'installer à quelque 1 800 kilomètres de Port-Cartier, à Windsor, en Ontario. C'est un virage à 360 degrés au hasard de la vie, au hasard des choses. Mais voyez-vous, le hasard fait bien les choses, car c'est dans cette ville, tout près de la frontière américaine, qu'elle découvre le monde franco-ontarien. Il y a de ces rencontres fortuites. C'est Nicole Doucet qui lui ouvre les portes du théâtre et des artistes francophones, surtout originaires du Nord.

La jeune femme renoue avec le Nord de son enfance. S'éveille en elle un sentiment d'appartenance à la communauté francophone, qu'il soit québécois ou ontarien. Elle a trouvé, elle se sent bien. Ce beau monde l'a séduite, et se déclenche en elle le désir de redécouvrir cette langue. En 1975, elle termine son baccalauréat en littérature française à l'Université de Windsor et se dirige vers Ottawa, amitié sincère oblige.

À Ottawa, cette jeune bachelière cherche du travail. Nicole Doucet, qui assume la direction générale de Théâtre Action à Ottawa, lui propose le poste de secrétaire administrative. Lise Leblanc s'intéresse à l'administration, puisque personne ne semble vouloir s'y aventurer. C'est l'initiation. Elle obtient une bourse du Conseil des Arts du

Canada et fait un stage de trois semaines en administration des affaires à la Banff School of Arts, en Alberta. Six ans plus tard, elle quitte Théâtre Action, administratrice, rien de moins.

L'aventurière prend son baluchon et va suivre la route de l'engagement. L'année 1982 marque un temps de réflexion, de ressourcement et de découvertes. Elle prend une année sabbatique qu'elle qualifie de sympathique. Elle est membre fondatrice du Théâtre d'la Corvée (Trillium), membre du conseil d'administration et vice-présidente du Théâtre de la Vieille 17, membre du conseil d'administration et trésorière du Centre artistique Guigues à Ottawa, membre du conseil d'administration et trésorière de l'organisme Direction-Jeunesse, dont le but était de faire naître auprès des jeunes un sentiment d'appartenance à la communauté franco-ontarienne, et membre du conseil d'administration de ACFO Ottawa-Carleton. Elle adhère au discours franco-ontarien, à cette nouvelle prise de parole. Vous l'aurez deviné, la politique l'intéresse. Elle s'inscrit en tant qu'auditrice libre à l'Université d'Ottawa et assiste à des cours en sciences politiques.

Cette année sabbatique se termine par un voyage en France. Elle fait partie d'une délégation de Théâtre Action, qui assiste à un colloque pluridisciplinaire à Bordeaux sur la sociologie du théâtre.

La délégation franco-ontarienne en profite pour rencontrer Madame Adrienne Clarkson, qui est à l'époque Responsable de la délégation de l'Ontario à Paris, ainsi que les gens de théâtre et de l'édition. Le but est de faire des percées, des contacts. Elle revient à Ottawa pour travailler aux Éditions L'interligne. Elle y fait tout: ce qui relève de la promotion et de l'administration en tandem avec Fernan Carrière, à la rédaction en chef et à la publication de la revue *Liaison*. De 1985 à 1986, elle assume la direction générale de la maison.

Pour Lise Leblanc, l'heure est au changement. Elle s'inscrit au certificat en administration des affaires de l'Université d'Ottawa et postule au poste de directrice adjointe – responsable des affaires francophones au Bureau central des bénévoles. Monica Patten est alors directrice générale du Bureau. Lise Leblanc me confie que lors de l'entrevue, cette dame l'a beaucoup impressionnée et que cette rencontre a influencé sa décision. Pendant trois ans, elle occupe le poste de directrice adjointe au Bureau central des bénévoles.

En 1989, elle fait un retour au secteur culturel. On l'invite à postuler pour un emploi de direction à la diffusion de la FCCF (Fédération culturelle canadienne-française). Le projet de faire de la FCCF, un porte-parole incontournable des arts et de la culture au Canada intéresse Lise Leblanc, mais le défi est gigantesque.

Lorsque je souligne le nombre d'années qu'elle œuvre à la FCCF, elle me répond: «Durant toutes ces années, mon travail a beaucoup évolué. Je suis arrivée là, tout était à bâtir sur le plan artistique national. Le Regroupement des éditeurs canadiens-français n'existait pas. J'ai accompagné les éditeurs pendant plusieurs années dans l'articulation de leurs besoins et l'identification de solutions originales à leurs défis de diffusion au Québec et au Canada français. J'ai aussi accompagné le Regroupement national des professionnels de la chanson et de la musique, qui est devenu l'ANIM (Alliance nationale de l'industrie musicale). Puis, il y a eu la fondation de l'AGAVF (Association des groupes en arts visuels francophones) en 1995». Elle me parle

du projet d'élargissement de la mobilisation autour du dossier «Lien langue culture éducation», un projet qui requiert la participation de toutes les plateformes artistiques et une réflexion commune avec le secteur de l'éducation et les principaux intéressés (les jeunes, les parents) de chaque province sur la culture francophone au Canada. Elle déplore l'absence des œuvres franco-ontariennes au programme d'études dans les écoles et se désole que les pièces de théâtre franco-ontariennes y soient si peu jouées.



De gauche à droite:  
 Marc Carbonneau, Lise Leblanc, Isabelle Cauchy,  
 Marc Haentjens et Marc O'Sullivan.

C'est un projet qui doit mobiliser tous les acteurs de notre société. Enfin, elle constate un renouvellement de la prise de parole franco-ontarienne auprès des jeunes. «Nos enfants sont révoltés. Pour poursuivre, ils ont besoin d'entrer en contact avec le monde, avec cette francophonie, de comprendre ce qui a été fait, dit et vécu.»

Remercions Lise Leblanc d'avoir le courage de vivre selon ses convictions. C'est qu'elle a le mérite rare de préférer l'action à toute inertie, la mouvance à toute errance. Je trouve difficile de rester insensible à ce genre d'engagement et je ne peux m'empêcher de penser... et si tous les francophones de l'Ontario avaient cette même détermination... ■

*Chantal Burelle Demonsand, bachelière en arts visuels, est une fidèle observatrice de la scène contemporaine des arts visuels et des arts médiatiques.*